**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres

**Band:** 4 (1971)

**Heft:** 1

**Artikel:** Au-delà de C.-F. Camus

**Autor:** Gilliard, Edmond / Rohrer, Henri / Poulaille, Henry

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-869763

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 14.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# AU-DELA DE C.-F. RAMUZ

*Edmond Gilliard à Henry Poulaille*

Lausanne, le 15 janvier 1925
Boulevard de Grancy 3

Cher Monsieur,

Je suis bien sensible à votre amabilité. L'Argus de la Presse m'avait déjà signalé la petite note de « Paris-Soir » ; je pensais bien que c'était de vous ; j'allais vous écrire, lorsque j'ai reçu votre lettre avec la liste de ces opportuns services ; j'ai maintenant doublement lieu de vous remercier.

J'ai envoyé d'ici même, il y a trois semaines, deux exemplaires [1] aux *Nouvelles Littéraires,* dont un dédicacé à M. Lefèvre.

Peut-être aurait-il fallu écrire — faire entendre qu'une amabilité ne serait pas sans retour... que les « Nouvelles Littéraires » sont fort lues ici ; et par bien des jeunes gens qui furent, ou sont mes élèves... que j'ai encouragé moi-même cette lecture, et qu'il m'arrive parfois, dans mes cours, de commenter un article, de signaler une note ou une étude...

Avez-vous pouvoir de dire un mot ?

Vous m'êtes apparu comme un magicien qui avait la baguette qui fait s'ouvrir les portes...

Veuillez, cher Monsieur, croire à mes sentiments cordiaux

Edmond Gilliard.

---

[1] *Rousseau et Vinet individus sociaux,* Payot, Lausanne, 1925.

Lausanne le 21 mars 1925
Boulev. de Grancy 3.

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre volume [1] ; je suis fort sensible à votre aimable attention. J'ai tardé un peu à vous remercier ; le temps de lire m'a manqué. J'entends le loisir qui convient à bonne lecture. Mais je pense que vous préférez, à des remerciements trop empressés, ceux où l'on sent s'exprimer le vrai plaisir qu'on a pris à vous lire.

J'ai vivement goûté l'allure de votre récit fortement construit ; avec cette alternance des scènes sur deux plans : L'effet produit par cette sobre disposition est très impressionnant... cette sorte d'écartement qui se produit, et se mesure d'étape en étape, entre le cours des choses « d'en bas » et le cours des choses « d'en haut » ; ce drame souterrain (et « absolu ») des égarés tournant sur eux-mêmes, et le terrain médiocre de la vie d'en haut, on se disperse et s'amortit, dans l'embêtement quotidien, la résonnance...

Veuillez, cher Monsieur, croire à mon bien cordial souvenir

Edmond Gilliard.

[1] *Ils étaient quatre,* Grasset, Paris, 1925.

## LA DIRECTION LITTÉRAIRE DES ÉDITIONS DU VERSEAU

Cassis (Bouches du Rhône)
le 26 juillet 1926

Cher Monsieur,

On m'a renvoyé ici votre « Enfantement de la Paix » — Je vous remercie de me marquer toujours si amicalement votre souvenir ; et j'admire l'énergie qui vous permet d'ajouter, à une besogne d'affaires que l'on sent considérable, l'effort d'une écriture vivante et expressive. Oserais-je dire, pourtant, qu'il me semble discerner quelques traces de cette hâte dans votre dernier volume, et que votre écriture ne paraît pas toujours mordre jusqu'où l'on sent que votre imagination et votre sensibilité voudraient atteindre... ? Je regretterais bien que votre talent, dans le train pressant où la vie l'entraîne, tire à la page plus qu'il ne pousse dans la substance. Excusez-moi ; et croyez à mon très sincère et affectueux intérêt,

Edmond Gilliard

*Henri Rohrer à Henry Poulaille*

Hôtel Côte d'Azur
Le Tréport. [1927]

[...]

Lu presque complètement votre Charlot. J'y ai appris beaucoup de choses. J'espère que ce sera votre ruée vers l'or. Sans quoi je vous gronderai de l'avoir écrit si vite. Il a un défaut qui m'est naturellement sympathique à cause de vous, mais... Vous dites à peu près dans la préface que vous n'êtes pas esthéticien ou penseur ou intellectuel ou quelque chose d'approchant et à tout moment vous tranchez les plus difficiles questions d'esthétique, à l'emporte-pièce. Vos habitudes de journaliste vous ont gâté. Il se peut que dans un journal vous ayez raison, l'important étant de parler gros, d'emporter le morceau, frapper l'attention, à coups d'affirmations etc. Mais dans un livre, simplement, *ça vous dispense de penser*. En général votre procédé habituel est celui-ci. Je schématise.

Il y a des imbéciles qui disent que Charlot n'est pas humain, ou tragique, ou comique, ou génial ou écrivain ou cinégraphique etc Ça n'est pas vrai : il est humain tragique comique génial cinégraphique etc... Et si vous ne le croyez pas, c'est parce que on parce que vous êtes des imbéciles.

S'il n'y avait pas les imbéciles un nombre respectable de pages tomberaient. Je crois qu'il ne faut jamais penser aux imbéciles. Tant pis pour eux.

[...]

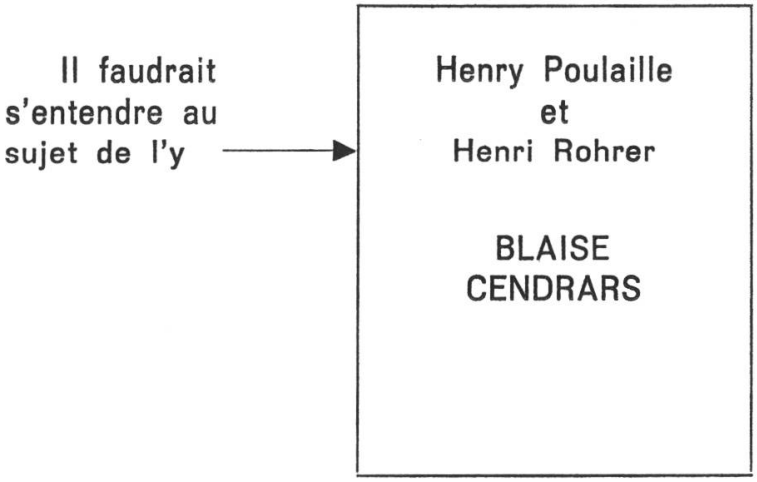
Mon cher ami,

Chic, j'ai pu lire votre lettre — donc mille mercis, — pour ainsi dire du premier coup. Est-ce un progrès de moi ou de vous ? Vous êtes bien gentil de penser que je puis n'avoir pas tort au sujet de Charlot. Mais je n'en suis pas sûr du tout, car vous avez une sorte de fougue, quelque chose que je définis mal et qui tout de même entraîne la lecture. Il faudrait que je relise.

[...]

Le Cendrars me tenterait. Mais je ne puis y songer ici. Nous en parlerons si vous y pensez toujours. Peut-être pourrions-nous faire quelque chose ensemble. [Est-ce que ça paye ?] Je vous verrais très bien 1°/ : Faire un plan, discuter sur ce qu'il faudrait faire ressortir — 2/ relire les Cendrars (j'ai ici Moravagine) en même temps, séparément et confronter nos impressions — 3/ Voir Cendrars, l'interviewer sur des points précis (charmante soirée) 4/ Se corriger mutuellement. Ça nous imposerait à nous deux l'obligation de creuser plus, nous stimulerait peut-être. Combien de pages ? Et nous aurions la ressource de mettre sur le dos de l'autre tout ce qui ne plaira pas aux mécontents. Je vais relire Moravagine dans ce but.

[...]



*Sur Henri Rohrer*

« Je fus sans doute l'un des amis de Rohrer qu'il affectionnait le plus. Pour moi, il fut bien de ces deux ou trois vrais amis qui jalonnent une vie. Nous sommes restés des années côte à côte. Ramuz, pour me permettre de m'occuper de ma femme malade, l'avait dirigé de Suisse chez Grasset pour me suppléer. Nous étions très liés, et non contents d'être ensemble au bureau, nous nous retrouvions l'un chez l'autre fréquemment. Nous restions aussi des années sans nous voir. Il était hors de France, mais nous pouvions rester aussi des ans sans une lettre.

A certains moments, c'était durant des mois une correspondance échevelée... trois par semaine, sinon tous les jours. La veille de son assassinat, il m'écrivait pour me dire *qu'il n'était pas encore mort...* O l'atroce ironie, et ma lettre me revint, elle ne l'avait pu toucher...

Un jour, je parlerai de Rohrer. J'ai été mêlé à beaucoup de ses activités — surtout lorsqu'il tenait tête pour les Chinois qui se débattaient contre l'argent japonais qui arrosait toute la grande presse... et l'autre. Ce dévouement pour les causes difficiles l'a perdu.

L'imbécile qui l'a assassiné et pour lequel il plaidait ne pouvait se rendre compte qu'il supprimait une des intelligences les plus ouvertes de l'époque.

Ramuz me l'avait dépeint : « C'est le garçon le plus intelligent que j'ai rencontré. » J'ai répété les mots de Ramuz pour mon compte et je les redis encore...

Il était un causeur éblouissant... Je me souviens d'une série de conférences sur Proust qu'il eût fallu pouvoir rassembler. Mais il parlait en improvisant. Il était doué d'une intuition prodigieuse et je pense que beaucoup qu'il aida de ses conseils ont parfois une pensée émue vers le disparu. Je ne parle pas ici du plan littéraire. Sur ce plan littéraire, il était un éveilleur, mais aussi un critique sagace et chez Grasset, on l'écoutait avec attention.

Moi-même, je tenais compte de ses objections et remarques. Quand j'écrivais le *Pain quotidien* je lui lisais page à page... Un soir, il me dit : « Poulaille, reprenez le chapitre précédent... » Je lui relus. Je levais les yeux, m'étant arrêté à la fin du chapitre. Fin, dit-il... c'est ça le fond : « on ne jette pas le pain... » et il me tendit les pages qu'il écartait... « Tome II » dit-il.

Et ce fut par ces pages que devaient s'ouvrir les *Damnés de la Terre,* tome II du *Pain quotidien.*

Rohrer eût été un éditeur de grande classe, comme il ne s'en trouve pas beaucoup.

Extraordinairement cultivé il n'avait rien de pédant, il était d'esprit avant-garde, mais sans snobisme, qu'il s'agisse de musique, de peinture, de cinéma, de philosophie. Nous allions souvent voir des films ensemble et le septième art l'intéressait beaucoup. Ayant hérité de sa mère, il voulait que nous prissions une salle. Nous étions allés voir un cinéma de Montparnasse alors en vente. « Moitié, moitié » disait-il. Tu es plus costaud et plus actif que moi, donc ta part travail vaut bien l'argent. On y eût fait du film hors série. Nous étions très introduits auprès de firmes germaniques, soviétiques et scandinaves... Ma femme ne voulait pas que nous fissions l'affaire. « Mais je ne la ferai pas sans Henri. » « Vous ne la ferez pas. L'argent — si gros qu'il y en ait — ne vaut pas une amitié comme la vôtre » déclarait-elle. Rohrer n'insista pas, ni moi non plus, nous le regrettâmes tous deux... et l'argent fondit assez vite...

J'aurais beaucoup de choses à conter, mais je ne crois pas qu'il soit l'heure encore de les dire. »

(Extrait d'un article d'Henry Poulaille publié dans l'« Hommage à Henri Rohrer » que la *Revue de Belles-Lettres* lui rendit dans son numéro de novembre-décembre 1956.)

## *Sur Carl Spitteler*

« Lorsque Carl Spitteler mourut à quatre-vingt-quatre ans, il partageait avec son compatriote C.-F. Ramuz l'honneur d'être à peu près inconnu en France. Sa renommée n'a guère grandi depuis, car, en dehors d'une élite, on continue à l'ignorer. Quelques œuvres sont bien traduites en France : *Le Lieutenant Conrad, Imago, Gustave, Premiers Souvenirs,* les *Petits Mysogines, Récits et Légendes.*

Mais la critique n'en parla guère. C'est pour une bonne part, disons-le, la faute des services de presse des maisons qui éditèrent ces livres ; remarquons en passant que, lorsqu'il s'agit d'auteurs étrangers, la critique est toujours servie en dépit du bon sens.

Bref, à l'heure actuelle, Spitteler est moins en vedette qu'un Gomez de la Cerna et qu'un Kouprine. Ce serait risible si ce n'était surtout regrettable. Spitteler fut en effet l'un des plus grands esprits de son époque, et son bagage moins volumineux que celui d'un Conan Doyle ou d'un Blasco Ibanez est d'une autre qualité, d'une autre puissance, aussi d'un art plus riche et plus vrai.

Ecrivain idéaliste et réaliste tour à tour, il fut surtout poète, poète dans le sens absolu du terme, comme un Nietzsche, un Goethe ;

*Prométhée et Epiméthée, Printemps olympien* évoquent en effet le *Faust* ou le *Zarathoustra.* Ce ne sont pas là des références auprès du gros public, dira-t-on. Certes, habitué à se délecter des insipides breuvages qui « font le cent mille », il trouverait la nourriture trop substantielle et ne saurait l'apprécier. Mais il y a *Imago, Le Lieutenant Conrad,* les *Premiers Souvenirs* et *Gustave.*

*Imago,* roman curieux d'un amour d'enfance mal oublié et que revit cérébralement le héros, le jour où il retrouve l'aimée — détachée, elle, complètement. Douloureuse résurrection de cette amourette si pure — le malheureux n'aura que la consolation de l'image après la trahison de l'oublieuse. Sûr de haïr alors l'inconstante il désirera la revoir, lui faire honte en quelque sorte ; hélas, il avait préjugé de lui : et devant elle, maintenant mère de famille heureuse, et animatrice d'une société prétentieuse et épouvantablement moyenne, le trahi deviendra traître à son tour, ne va-t-il pas s'amouracher de la fausse image — de l'image faussée de son amour ancien — délaisser Imago, l'idéal ? L'amoureux fuira à temps.

Voilà esquissé en quelques traits le thème de ce roman. Outre son originalité, il a le mérite d'être extrêmement attachant, et si un écrivain fut vraiment un psychologue, c'est Spitteler.

Roman de psychologie aussi, *Gustave.* C'est un roman d'amour romanesque, romanesque à souhait qui plairait au grand public. Quant au *Lieutenant Conrad,* il agréerait même aux plus difficiles, c'est un récit âpre, vif, violent même, d'un saisissant réalisme ; les scènes se suivent comme filmées, le drame se déroule en quelques heures. Œuvre de maîtrise dont la lecture serait à conseiller à nos romanciers les plus modernes ; ils y trouveraient matière à méditer sur la façon de construire un roman. « Public » aussi ce délicieux livre, *Premiers Souvenirs,* qui forment une autobiographie émue et émouvante que ne peuvent qu'évoquer de très loin les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* d'Ernest Renan et le *Pierre Nozière* d'Anatole France. Impressions, émotions de l'enfant sont ici exprimées comme nul n'avait encore su les décrire, avec simplicité et sentiment, avec aussi un continuel caractère d'authenticité. L'auteur n'y a rien inventé, il n'y mit que ce qu'il avait senti: « Au commencement était le sommeil. C'est l'expérience millénaire. Au commencement était le rêve, ajoute mon souvenir. Et aucun rêve ne fut jamais le premier, le premier même me reportait vers un plus ancien. »

(Extrait d'un article d'Henry Poulaille sur Carl Spitteler publié dans *L'Ami du Lettré* en 1926.)

*Sur Blaise Cendrars*

« Blaise Cendrars, romancier, poète, essayiste, journaliste, cinéaste, voyageur etc... Blaise Cendrars a fait le tour du monde... Il sait je ne puis dire combien de langues — l'allemand — l'anglais — le russe — l'espagnol et le portugais.

Il peut vous répondre sur toutes sortes de questions soit de bibliophilie, d'aviation, de civilisations antiques de tous les méridiens, de la vie des Gitans, des Indiens de toutes races. Il vous répondra à propos de tout... a tout lu... a tout entendu... tout vu. C'est l'homme antenne de son siècle, et dans la vie de tous les jours l'homme le plus simple qui soit. Il est en communion, semble-t-il, aussi bien avec les êtres qu'avec les choses. Les bêtes et les enfants raffolent de lui. Je ne conterai que deux anecdotes...

J'étais allé le voir au Tremblay sur Meauldre alors qu'il n'avait pas encore eu l'idée saugrenue de laisser s'y introduire des gens qu'il ne peut plus déloger. Il y a bien des années de cela. Il revenait de la veille ou de l'avant-veille du Brésil. On bavardait à table — c'était au début de l'après-midi — tout à coup un bruit étrange attirait mon oreille, que je ne définissais pas et dont je n'osais pas demander l'explication. Cendrars parlait, je l'écoutais, mais il devinait que mon attention était un peu distraite. Il m'observait en souriant... J'étais les coudes sur la table, il parlait toujours et le petit bruit, toujours indéfinissable, semblait s'approcher, prendre plus de précision, mais une précision qui n'en était point, car je ne lui voyais aucune explication. C'était comme si l'on eût frappé à coups réguliers sur la table avec les doigts. Ce n'était ni moi, ni Cendrars. Tout à coup le bruit cessa. Cendrars se mit à rire... et me désigna sous la table, placée entre ses pieds, une tortue qui venait de s'y loger. Il m'expliqua alors qu'il avait été étonné de la revoir la veille, s'avancer et se nicher à ses pieds...

— Depuis plus de trois mois que j'étais parti, et quand j'étais parti, je ne l'avais plus vue depuis des mois — elle s'était cachée, je ne sais où pour l'hiver. Hier, elle est venue me dire bonjour.

Il la prit, me la montra. La bête nous regarda tour à tour de ses yeux de perles vivantes. Il la reposa à terre où elle reprit sa place. « Elle a retrouvé ses habitudes. Elle était là quand je travaillais... »

Pour les gosses, je n'ai qu'à me ressouvenir de certain samedi d'après-guerre — de celle où Cendrars a laissé son bras... Il était venu dîner chez moi, dans le logement pouilleux que j'habitais à Ménilmontant dans une cité au nom qu'elle garde encore de Cité du Labyrinthe. Plusieurs pâtés de bâtiments de deux ou trois étages formaient comme des petites rues à l'abri de la grande artère publique. Il y avait quelques artisans, une multitude de resserres de voitures de marchands de quatre saisons. De loin en loin un taxi pénétrait dans la cité dont le dédale conduisait à la petite rue des Panoyaux. Une espèce de petit bourg dans la ville, mais un bourg de cauchemar, sans arbres, sans presque de place pour le soleil, sans oiseaux, où il n'y avait que des bruits de disputes, d'outils en action, de cris de gosses, d'aboiements, de bavardages de commères. Cendrars aimait à y venir. Mon gars Marcel, qui avait quatre ans ou cinq, et lui, faisaient « potes »... c'est-à-dire qu'au lieu d'un gosse à vous donner du tintouin, il y en avait deux... Quand l'un était à court d'idées saugrenues, l'autre enchaînait. On venait de prendre le café et Marcel tarabustait son grand copain.

— Dis, Cendrars, qu'est-ce qu'on fait ?

— Ce qu'on fait ? Cendrars semblait réfléchir. Qu'allait-il inventer ? Tout à coup il dit au môme :

— J'ai des ronds... Y'a un chouette bazar dans ta rue, hein ?

— Oui, répond le gosse, c'est en face...

— Eh bien ! on va y aller. Tu prendras là-dedans tout c'que tu voudras...

— Alors, on y va, déclare le môme.

Et les voilà partis. Un quart d'heure s'était écoulé, vingt minutes. Ma femme était un peu inquiète. Que peuvent-ils faire ? Ils ont dû passer dans une pâtisserie d'abord. C'est possible, mais ça va faire une demi-heure...

J'allais voir. La rue Ménilmontant était pleine de foule comme toujours et c'était une après-midi de samedi, il y avait donc encore plus de monde, comme le dimanche. J'étais arrivé à la porte cochère de la cité et je les aperçus qui quittaient le bazar. Cendrars tenait le gosse par la main et tirait derrière lui, une ficelle passée sur sa manche vide, un chariot encombré de jouets hétéroclites. A ma grande stupéfaction, je les vis s'engager sur la chaussée, faisant stopper autobus, autos, voitures à chevaux, immobilisant d'un coup vingt véhicules. Il n'y eut pas un murmure, pas de rouspétance. Les gens sur les trottoirs, sur la chaussée, riaient, tandis que d'un pas lent et digne, comme s'ils étaient au pélerinage ou sous l'œil des opérateurs dans un studio, ils passaient au milieu de la cohue, dans un no man's land

de quelques mètres de large. Une fois qu'ils furent sur notre trottoir, l'embouteillage se défit. Les passants continuaient de rire au spectacle étrange qu'ils venaient de voir : de ce mutilé Père Noël et du moutard.

— T'as vu, papa, me disait celui-ci, on a traversé. Pour traverser, y a qu'à pas avoir peur...

Et Cendrars ajoutait :

— Faut jamais avoir peur...

Je ne dirai pas ici si l'influence de Cendrars fut heureuse ou non pour le gosse — et par ricochet pour nous —, mais si le gosse nous donna du fil à retordre, celui que le gosse appelait son copain Cendrars y fut pour un peu. Aujourd'hui tous les deux sourient et moi aussi. C'est ainsi que le passé se stylise. »

(Extrait d'une préface d'Henry Poulaille à *L'Homme foudroyé* publié par le Club français du Livre en 1949.)

Paris ce 10 Décembre 26

Monsieur et cher confrère

Monsieur Marcel Péguy m'a demandé de consacrer un des prochains de ses Cahiers de la Quinzaine à C. F. Ramuz (février 26 180 pages de documents hommages et textes) je prends la liberté de vous demander quelques lignes – ou pages – sur M. Ramuz ce que vous pensez de son oeuvre et du "Bluff Ramuz comme dit M. Souday –
Le cahier réunira les signatures des maintes personnalités littéraires françaises et étrangères de tous partis et ~~pas~~ serait fort heureux d'y voir figurer également la vôtre
Quelle que puisse être votre réponse elle sera insérée dans l'espoir de bientôt vous lire je vous prie de croire en même temps qu'à mes remerciements à l'assurance de mes sentiments les meilleurs

Henry Poulaille
24 Rue de Ménilmontant.

P.S – Cette initiative étant prise à l'insu de M. Ramuz je vous serai reconnaissant de n'en point parler –